



Un théâtre est avant tout un espace. à envahir, à investir, par le geste et par le verbe. Avec "Cellule 18", pièce donnée au théâtre de l'Avant-Scène, l'espace se contracte puis s'ouvre et se dilate, connaît l'expansion de l'amour, la joie de la renaissance.

Le sujet de la pièce écrite par Françoise Olivier est un sujet sensible. Nous sommes en prison, à Cergy Pontoise. Dans une cellule réunissant deux femmes au lourd passé. La mise en scène sobre n'en rend pas moins l'intensité réaliste : les bruits sont ceux du monde carcéral, métallique et de désespoir.

Les plateaux repas disent bien la fadeur des plats, et les moments de parler sont vécus avec leur brutalité désespérante.

Le cadre établi, l'action se développe, en phrases sobres et percutantes : *"Ils te confisquent tout ce qui pourrait te libérer l'esprit"* mais, aussi, en contrepoint : *"En m'offrant la prison, vous m'offrez la liberté"*.

Et la pièce navigue entre les deux pôles de paradoxe : enfermement/libération. La Cellule devient un lieu mythique, un lieu de la descente en soi. L'acte délictueux se trouve en arrière-plan, ce qui importe se situe dans le dépassement, dans la rédemption, dans la réconciliation avec soi, chemin conduisant à la sortie, quand la peine sera purgée.

Brigitte écrit. Fanny peint.
Se crée sous nos yeux un livre d'artiste mettant en écho les mots et les formes. Fanny crée un visage sur la porte de la cellule. Le mot déclencheur du portait est "combattre". Un programme, comme ce mot "résister" qui fut inscrit sur les murs de la Tour Constance, à Aigues-Mortes, quand des femmes protestantes étaient détenues. A travers le temps les prisons résonnent et se répondent.

Au gré de l'action, la cellule s'humanise,
par l'art.

Au début de la pièce se révèlent des vers de Lamartine :

*« d'ici, je vois la vie à travers un
nuage
s'évanouir pour moi dans l'ombre
du passé.
L'amour seul est reste
comme une grande image »*

Vient ensuite Baudelaire :

*« j'ai plus de souvenirs que si j'avais mille
ans ».*

Puis les cadres de Fanny. Le lieu se multiplie par les paroles et par les formes, les couleurs. L'espace s'ouvre et l'amour devient enfin possible, comme

vecteur de bonheur et de survie. De
résurrection.

Le tout sous la présence cyclopéenne de
l'œilleton, pièce maîtresse de
l'organisation pénitentiaire.

Nous sommes en prison, indéniablement
et Françoise Olivier comme Valérie
Bigeon jouent à merveille, avec retenue,
sobriété et profondeur. Mais plus on
entend leurs répliques et plus on se dit
que leur propos s'adresse à nous aussi.

Et si leur cellule était une métaphore de
notre vie, de notre monde ? Et si leurs
phrases tapaient juste, dans
l'enfermement qui est le nôtre. Comme
celle-ci : "*Tu dois réapprendre à t'aimer*".

Yves Ughes – Vence Info 18 février 2013